Vendredi, 5 Décembre 1879.

## SOMMAIRE.


COLÈRES LIBÉRALES.
LE "POST."
ECHOS DU JOUR.
CHRONIQUE MUSICALE : *Gust. Smith.*
NOUVELLES DE BUCKINGHAM : *F X. B.*
SERVICE TÉLÉGRAPHIQUE.
COURRIER DE HULL.
COMMUNICATION : *Aug. Laperrière.*
A TRAVERS OTTAWA.
MARCHÉS D'OTTAWA.
MARCHÉS ETRANGERS.
FEUILLETON.—LE GOUFFRE : *Raoul de Navery.*


## COLERES LIBÉRALES.

L'honorable M. Langevin a toujours le privilège d'exciter la colère des journaux libéraux. Ils ne peuvent parler de lui sans rager, et il est de fait que l'honorable ministre a des titres nombreux à leur envie. Le banquet de jeudi a fourni à nos confrères l'occasion de répéter leur refrain habituel d'injures, qui est devenu aussi monotone que la fameuse *N. P.* du *Globe*. *L'Eclaireur*, le digne organe de l'ex-trésorier de Québec, l'honorable M. Langelier, est aussi entré dans une fureur indicible à propos des paroles suivantes, que M. Langevin a osé prononcer dans sa réponse à l'adresse des employés des travaux publics, qui le félicitaient de son retour à la santé et exprimaient l'espoir qu'il pourrait encore, pendant de longues années, rendre service au pays :

"Je suis heureux que la Providence ait permis à mes excellents médecins de me ramener à la santé et de me fournir ainsi l'occasion de contribuer encore, plusieurs années je l'espère, *à consolider cette Confédération* que j'ai aidé à fonder et que je voudrais voir assurée par la construction de cette grande voie ferrée qui doit faire du Canada un immense empire et de notre peuple une nation grande, prospère et puissante."

Quelle audace, s'écrie l'*Eclaireur !* M. Langevin prétend travailler à *consolider* la Confédération, lorsqu'il est bien connu que c'est lui qui a causé la destitution de ce pauvre M. Letellier, et qui a, par là même, porté un coup mortel *à la constitution* (lisez : à la cause libérale). C'est superbe de raisonnement. Mais ce n'est pas tout. M. Langevin ne s'est pas contenté de faire du mal à ce bon M. Letellier ; c'est encore lui qui a causé la chute de cet excellent M. Joly. Il est l'auteur de tous les malheurs des libéraux :

Le chevalier Langevin, dit l'*Eclaireur*, depuis le mois de juillet dernier, s'est dit malade pour venir diriger à Québec la conspiration tramée contre le cabinet Joly.

Maintenant que tout est consommé, son *mal de ventre* est passé, et il est retourné à Ottawa, où ses valets, dans le département des travaux publics, lui ont présenté une adresse de félicitations sur le recouvrement de sa santé.

Félicitons d'abord l'honorable professeur Langelier de son langage distingué. Ce ton est certainement digne d'un homme qui a été ministre. Ce serait déjà assez répugnant, si le fait était vrai. Mais nous ne croyons pas qu'il soit besoin de réfuter la misérable assertion de l'*Eclaireur* au sujet de la maladie *simulée* de l'honorable M. Langevin. Il peut être utile seulement de signaler de temps à autre ces excès, pour montrer à quel genre de polémique nos adversaires sont descendus. L'*Eclaireur* était, sous M. Joly, et est encore l'organe français le plus important du parti libéral de Québec.

Il n'est pas étonnant, après cela, de voir la *Gazette de Sorel* emboîter le pas avec une recrudescence de grossièreté. La *Gazette* reproche à M. Langevin de chercher toutes les occasions de *poser*. Voilà une accusation qui a du moins le mérite d'être neuve. Personne probablement, parmi les ennemis de l'honorable M. Langevin, n'a encore eu l'idée de le représenter comme *poseur*. *Poseur* dans sa maladie ! *Poseur*, dans la démonstration que lui ont faite les employés de son département ! *Poseur*, en recevant le portrait que ses amis lui ont présenté au banquet !

A propos de ce portrait, l'*Union* de Saint-Hyacinthe, lance aussi son trait, tout en reproduisant ses compères de l'*Eclairrur* et de la *Gazette de Sorel*. Elle signale, avec indignation, le fait que parmi les amis qui ont souscrit pour ce cadeau se trouvent le lieutenant-gouverneur Robitaille et l'honorable juge Gill. Notre vertueux confrère aurait pu aller plus loin, et faire remarquer que sur la même liste de souscripteurs on voit le nom d'un homme qui n'est plus et que la mort a emporté depuis qu'il s'est associé à ce témoignage d'estime. Il suffira de dire, pour calmer les inquiétudes de l'*Union*, que la souscription en question était faite depuis longtemps, et que, dès la dernière session, les amis de l'honorable M. Langevin avaient résolu de lui présenter le cadeau qu'il n'a reçu que l'autre jour. M. Robitaille et M. Gill étaient membres de la Chambre des communes lorsqu'ils ont souscrit.

## LE "POST."

Notre confrère du *Post*, de Montréal, nous adresse des reproches parce que, dans un récent article sur l'agitation agraire en Irlande, nous avons dit que les auteurs de ce mouvement étaient des *rebelles*. Le rédacteur du *Post* nous semble ne pas connaître parfaitement le vrai sens de ce mot français. On peut être rebelle pour une bonne ou une mauvaise cause. Les premiers martyrs chrétiens étaient rebelles aux autorités romaines ; la Pologne est rebelle à la Russie ; nos patriotes canadiens de 1837 étaient rebelles à l'oligarchie anglaise. Nous n'avons donc point condamné l'agitation agraire en employant le mot qui effarouche le rédacteur du *Post*. Aurions-nous désapprouvé les excès de ce mouvement, que les récents mandements du cardinal Manning et de Mgr McCabe suffiraient à nous justifier. Tout en admettant que l'agitation agraire a sa raison d'être, ces deux prélats sont d'opinion qu'il vaudrait mieux avoir recours aux moyens légaux pour faire redresser les injustices dont les fermiers irlandais se plaignent. Or, nous n'avons pas dit autre chose et le rédacteur du *Post* s'en convaincra en relisant notre article.

Notre confrère trouve que nous mentionnons bien tard l'arrestation de Davitt, Kilen et Daly. Nous l'avons annoncée, comme lui, le jour où elle a eu lieu, et nous rappelions ce fait en commençant l'article incriminé. Voilà ce qui est vrai.

A la fin de son article, le confrère dit que nous sommes hostile aux Irlandais. A-t-il suivi les articles que nous avons écrits, ces jours derniers, pour défendre ses compatriotes et coréligionnaires indignement outragés ? A-t-il entendu dire comment on a parlé de notre journal, à ce propos, dans une grande assemblée irlandaise tenue tout récemment à Ottawa ? S'il ignore ces choses, nous pourrions bien, à notre tour, dire qu'il est lui-même fort en arrière.

## ECHOS DU JOUR.

On dit que le parlement impérial se réunira le 15 du courant.

Plusieurs journaux demandent que l'on réduise le nombre presque ridicule des juges de paix créés par l'administration Joly.

Nous pouvons, en toute certitude, proclamer à l'avance, disent nos nationaux de Québec, que le 24 juin, 1880, rappellera avantageusement le 24 juin, 1874.

D'après les journaux démocrates, M. Tilden serait sûr de son élection pour la présidence, en 1880, si les Etats de New-York, New-Jersey et Connecticut restent fidèles au parti démocrate.

Le froid est rigoureux en Angleterre, et l'hiver est exceptionnellement précoce et froid. La glace est solide sur la plupart des rivières, et il y a eu plusieurs tempêtes de neige depuis quelques jours.

Le gouvernement fédéral a dépensé $3,400, cette année, pour étendre le système télégraphique du golfe Saint Laurent, d'après le plan proposé par l'honorable M. Fortin. Il ne pouvait faire un meilleur usage de cette somme.

Le comité protestant de l'instruction publique de la province de Québec a unanimement adopté une résolution appuyant fortement la recommandation du comité catholique en faveur du montant ordinaire affecté à l'inspection des écoles.

M. W. O. McKay expédie encore vingt-deux hommes, lundi prochain, pour les chantiers dans le haut de l'Ottawa. Ce monsieur nous prie d'annoncer qu'il a encore de nombreuses demandes qu'il ne peut satisfaire, parce qu'il n'y a plus personne ici qui désire s'engager.

D'après un journal d'Ontario, S. S. Léon XIII aurait nommé le Très-Rév. Timothy O'Mahony, de Cork, évêque-coadjuteur de Toronto. Le Très-Rév. O'Mahony était évêque d'Arnadale, Australie, en 1869. Nous laissons au journal susmentionné toute la responsabilite de cette rumeur.

Le *Times* de Londres a consacré plusieurs articles à la nomination de sir A. T. Galt comme ministre Canadien résident, à Londres. Le journal de la cité attache une importance extraordinaire à cette nomination, et il y voit de grands avantages à la fois pour l'Angleterre et pour le Canada Il exagère même le caractère de la position de sir Alexander Galt, du moins quant à ce qui concerne ses relations avec le gouvernement canadien.

La rapport de la douane d'Ottawa, pour le mois de novembre, a été publié hier. En voici le relevé :

| | Nov. 1879. | Nov. 1878 |
|---|---|---|
| Revenu de l'Intérieur..... | $ 10,467 | $ 10,432 |
| Exportations, septembre.. | 291,438 | 119,553 |
| " octobre ..... | 223,861 | 147,991 |
| " novembre... | 235,299 | 180,822 |

Comme de raison, le bois entre pour la plus grande partie dans la représentation de ses valeurs.

La *Gazette* de Montréal publie un article très élogieux à l'adresse du club Cartier de cette ville. Elle recommande aux jeunes Anglais de Montréal de s'organiser à l'exemple des jeunes Canadiens-français, ou mieux de se joindre tout simplement à ceux-ci. "Ils ne pourraient, dit notre confrère, trouver à se rallier sous un nom plus honoré."

Le club Cartier, fondé en 1874, n'a cessé de prospérer ; il a déjà rendu et il est appelé à rendre de grands services à la cause conservatrice et au pays.

La *Gazette de Sorel* se livre, par le temps qui court, à un délassement des plus innocents. Elle s'ingénie à faire, sur notre compte, des calembours dont M. Marchand même serait jaloux. Dans sa dernière feuille, elle nous dit finement, avec cet air malin qui la distingue :

"On dirait que les articles du *Canada* sont *tassés* et *entassés* par l'homme aux $32,000....."

L'un de nos amis nous demandait, hier, si nous comprenions bien tout ce qu'il y avait de sel dans les facéties du confrère ?

Le *Telegram*, de Toronto, dément une rumeur d'après laquelle S. A. R. la princesse Louise se convertirait prochainement au catholicisme, et il termine son article par la réflexion suivante :

"La princesse Louise devenant catholique et le marquis de Lorne achetant un trousseau de fausses clés pour se faire voleur de nuit, sont deux choses également impossibles."

*Le Manuel de la civilité puérile et honnête* interdit l'usage de comparaisons semblables quand on parle d'une dame aussi haut placée. Nous ne parlons pas de l'indécence de cette comparaison outrageante pour notre religion. Il suffit de la signaler pour en faire justice.

Nous extrayons le passage suivant d'une des dernières correspondances parisiennes de l'*Evénement* :

"A Paris, c'est de novembre à avril qu'il y a moins d'étrangers ; ils vont alors en Italie, dans le midi, ou retournent chez eux pour s'occuper de leurs affaires. Ce n'est pas à dire qu'il n'en reste pas encore énormément. Les Parisiens profitent du baissant pour rentrer dans leur bonne ville et revoir les boulevards L'un d'eux me montrait hier, à l'étalage d'un magasin de la rue de Rivoli, une petite affiche fort significative. La voici : *Ici l'on parle français.* Parler français à Paris d'avril à novembre, de la colonne Vendôme à l'Arc-de-triomphe, c'est en effet bon à être mis en montre, car c'est encore le français qu'on y parle le moins. N'importe, il n'en est pas moins piquant de voir qu'en plein Paris on soit obligé d'avertir qu'on parle français. C'est un signe caractéristique de l'envahissement de Paris par les étrangers. Napoléon III, en traçant tous ces boulevards, a ouvert la ville à l'Europe et à l'Amérique : les deux continents se sont précipités sur les bords de la Seine."

M. John B. Smith, dit le *Mail* d'hier, vient d'être réinstallé comme surintendant de section sur le canal Welland, et M. Patterson, nommé à cette charge par le gouvernement Mackenzie, est transféré au département des travaux publics. M. Smith avait été destitué, il y a cinq ans, à l'instigation des chefs réformistes de sa localité, et aux demandes d'enquête faites par ses amis en parlement, l'administration d'alors opposa toujours un refus formel. Pendant la dernière session, M. Makenzie a admis que M. Smith était capable et n'avait jamais manqué à son devoir. Le fait est qu'on l'avait destitué uniquement parce qu'il est conservateur. Sa réinstallation est un acte de justice qu'approuveront tous les honnêtes gens.

Le *Bien Public*, de Worcester, a parfois des distractions folichonnes. Nous lisons, dans son numéro du 2 décembre :

"QUATRE-VINGT-DIX familles ont reçu *un* dinde et d'autres provisions distribuées le jour *de la Thanksgiving* par les officiers de la police."

Se figure-t-on ces QUATRE-VINGT DIX familles recevant, en députation, un volatile solitaire, mort ou vivant, le journal ne le dit pas. Ou bien encore ces mêmes QUATRE-VINGT-DIX familles siégeant en un banquet et rassasiées de parties infinitésimales de ce dindon unique ? Le confrère était évidemment distrait quand il a écrit cela ; mais avant d'entreprendre le grand œuvre par lequel il doit régénérer la langue française en Amérique, il ferait bien de veiller à ses distractions.

Le gouvernement italien, non content de s'emparer des biens ecclésiastiques, d'abattre les églises et d'y établir des casernes ou des musées, en est arrivé à faire vendre à l'adjudication les objets les plus sacrés du culte, les ciboires, les calices, les patènes, les reliquaires, en un mot tout ce qui constitue le patrimoine le plus sacré des églises. Il est impossible de pousser plus loin le cynisme, et savez-vous comment les journaux de ces gens-là répondent aux plaintes et aux protestations des catholiques romains ? Ecoutez la *Capitale* :

"CIBOIRES EN VENTE.—Il faut entendre de quelle façon braient les cléricaux parce qu'on vient de mettre en vente de vieux ciboires usés et vermoulus, appartenant à deux églises de Rome qu'on a eu le bon esprit d'aliéner pour la direction du génie militaire.

"A entendre ces cris discordants, on croirait, au premier abord, que ce sont des ânes qui les poussent ; mais ce ne sont que des cléricaux... animal non classé encore dans l'histoire naturelle."

Voilà les choses qui se font et s'écrivent à Rome en ce moment, à deux pas du Vatican.

## CHRONIQUE MUSICALE.

(Pour le *Canada*.)

Il existe quelques salons pour lesquels la musique est un passe-temps fort agréable. Après avoir causé sur les nouvelles du jour, la maîtresse de céans se prête volontiers aux désirs de ses amies, et se mettant en quête de ceux ou de celles de ses invités dont elle peut tirer le plus de ressources, elle parvient à organiser un petit concert impromptu qui est pour beaucoup le plus grand charme de la soirée. Mais pour dire la vérité toute entière, les exécutants sont parfois mis à une rude épreuve.

Les salons où l'on comprend le mot *musique* sont beaucoup plus rares qu'on ne le suppose, et malheur à celle ou à celui qui s'imagine que son talent sera apprécié par la société ; il faut, bien au contraire, mettre tout amour-propre de côté, et si, par hasard, le monde daigne vous écouter, c'est qu'une bonne fée vous protége d'une manière occulte. J'ai assisté plus souvent que je ne le désirais à des comédies vraiment grotesques, et j'ai appris, même à mes dépens, la difficulté qu'on avait à vouloir captiver l'esprit d'un auditoire très distingué.

J'aurais mille exemples à citer sur ce sujet, mais je me contenterai d'en exposer aujourd'hui deux seulement, pour édifier le lecteur, qui, du reste, connaît déjà assez bien la chose par lui-même.

* *

Je ne suis pas en Canada, mais bien à Paris, où il existe différents groupes de société qui affichent un amour immodéré pour la musique. On discute ou plutôt on dispute sur un opéra nouveau ou sur tel chanteur en vogue ; on critique le talent d'une grande chanteuse, tout comme l'on discuterait les qualités d'une carotte ou d'un navet. Il faut assister bon gré mal gré à d'interminables dissertations qui aboutissent toujours à cette demande :

—Monsieur Henri, auriez-vous la complaisance de nous faire entendre la délicieuse valse que vous avez jouée chez mon amie, la semaine dernière ?.. Elle est ravissante, cette valse, et je désire que ma société vous l'entende jouer ?

—Madame, je ne saurais rien vous refuser.

Et M. Henri se dirige vers le piano, enchanté de l'honneur qu'on lui fait de vouloir bien l'écouter pendant quinze minutes. Autant la conversation était tout à l'heure animée, autant le silence est complet dans le salon.

—Je vois, se dit en lui-même le jeune pianiste, que je suis dans un milieu d'amateurs de bonne musique ; soignons notre jeu, mettons de l'âme dans notre introduction et du *brio* dans l'exécution.

Toutes ces réflexions se présentent à la fois dans l'esprit de l'exécutant, et, après avoir modulé quelques instants sur le piano, comme pour en essayer le clavier, notre pianiste attaque son *introduction* au milieu du plus grand calme. Une voix risque à dire ; c'est délicieux !... Une autre voix se croit obligée de répondre : cette valse est charmante !..... Un troisième se mouche, crache et éternue (c'est du plus mauvais goût !) sur un *dolcissimo amoroso*. Notre pianiste lève la tête pour voir un peu l'intrus qui compromet le silence. Au même moment entre dans le salon le chéri de la maison, l'enfant gâté de papa et de maman, criant à tue-tête :

—M'man, donne-moi une pomme ! J'veux une pomme..... M'man, entends-tu, j'veux une pomme, moi ?..

—Chut ! répond une dame âgée.— Quel enfant désagréable ! dit un ami de la maison.— Puis le domestique ouvre avec fracas la porte du salon, et annonce brutalement un monsieur et son épouse : cette dernière s'excuse d'arriver si tard ; mais, dit-elle, une mère de famille se doit à ses enfants, etc., etc., etc., et tout cela débité à haute voix. Alors les salutations commencent sur toute la ligne, enfin la conversation devient générale.

La valse est terminée. On applaudit le pianiste qui..... s'applaudit d'avoir laissé et le tabouret et le salon. Je me le demande, qu'est devenu ce jeune pianiste ?... Je n'en sais, ma foi, rien...

* *

Peu de gens de lettres aiment la musique, et la plupart des savants la détestent, tandis que les peintres, au contraire, en sont presque tous passionnés. Seulement, les premiers n'avouent pas leur impression ; car il est à remarquer que personne n'a le courage de dire franchement : "Je n'aime pas la musique ;" mais les bâillements et le sommeil les trahissent malgré eux. Comme je me suis bien aperçu de cela dans plus d'un salon ! Ça démonte les constitutions les plus robustes.

Un soir donc, je pris mon courage à deux mains pour répondre à une aimable invitation d'une très-aimable dame de la haute société parisienne. J'avais été présenté..... par ricochet, à son mari, homme fort distingué et d'un agréable commerce ; il était lié avec plusieurs savants : je me doutais bien que cette soirée serait assez sérieuse. D'un autre côté, je savais que cette aimable dame ne consentirait jamais à laisser bâiller ses charmantes amies ; je dis charmantes, parce qu'elles étaient toutes jolies et spirituelles.

* *

Je dois dire que le monde n'est n'est plus aussi aimable que dans ma jeunesse. Les jeunes femmes, alors, prenaient dans les salons de bonnes manières, un ton parfait, et même s'il plaisait d'écouter les conversations presque toujours intéressantes qui s'établissaient ordinairement devant la cheminée, on acquérait une foule de connaissances, qu'entre dix-huit et vingt-cinq ans on a rarement le courage d'aller chercher dans les livres. Par contre, les jeunes gens se formaient au contact de la bonne société et savaient toujours s'y rendre agréables. Que les temps sont changés !...

Bref, je fis mon entrée dans la salle selon les usages parisiens de mon époque. Près de la cheminée causait un joli homme avec un beau vieillard : je m'approchai et reconnus M. Henri, de glorieuse mémoire ! Il sourit en m'apercevant ; l'étiquette exigeait qu'il me présentât à ce savant (car c'était un membre de l'Académie Française) ; je me rappelle encore de la bonne fortune qui m'était échue ; en écoutant cet astronome si distingué, je me croyais vraiment transporté au septième ciel, et je me disais :

Pour parcourir le ciel que notre vue embrasse,
L'homme, par la pensée, a divisé l'espace.

Il me fallut quitter cette cheminée pour complaire au désir de la maîtresse de la maison ; elle voulait un peu de musique ..... M. Henri s'offrit avec une grâce parfaite. Cette fois, on l'écouta, on l'applaudit et on le félicita avec la plus grande délicatesse : il est vrai que des écrivains et quelques peintres en imposaient à la société par leur maintien et leur silence, ce qui facilitait grandement la tâche des maîtres du céant.

Heureux de ce succès, ce jeune pianiste était dignement vengé de la précédente soirée qu'il me rappela de suite. J'en profitai pour lui donner une bonne recette : "Aussitôt que le monde cause, faites un *crescendo fortissimo presto ;* raidissez les doigts, attaquez fortement la note, faites-la vibrer ; boxez alors votre clavier, et vous briserez *prestissimo e furioso* vingt cordes de ce terrible piano ! Le silence se rétablira comme par enchantement, vous serez remarqué de quelques-uns, complimenté par plusieurs autres et.... respecté de tous." Et j'ajoutai :

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses [amorses,
Et consultez longtemps votre esprit et vos [forces.

A bon entendeur, salut.

GUST. SMITH

## LETTRE DE BUCKINGHAM.

(De notre correspondant spécial.)

250 enfants fréquentent les écoles catholiques du village de Buckingham. Sous le rapport de la nationalité, ils sont répartis comme suit : Canadiens-français, 70 garçons et 80 filles ; Canadiens-irlandais, 40 garçons et 60 filles.

70 enfants vont à l'école catholique du Bassin du Lièvre, station du chemin Q. M. O. et O., à trois milles du village.

Le Conseil municipal du canton de Buckingham a promu, le 22 de ce mois, M. J. Ackert à la charge de secrétaire-trésorier des commissaires d'écoles.

La soirée littéraire et musicale qui a eu lieu, vendredi dernier, sous les auspices de l'*Union Littéraire*, est une des plus intéressantes. Des lectures, une couple de récitations, la musique vocale et instrumentale en firent les frais.

* *

Notre village a reçu un rude coup par la privation de la cour de circuit que l'ex-gouvernement nous a enlevée, quelques jours seulement avant de tomber. Cette mesure ministérielle est loin d'avoir été populaire ici, vu que le besoin d'un tribunal, autre que les tribunaux ordinaires des campagnes, s'y fait grandement sentir. Les citoyens font maintenant des démarches pour obtenir la cour du magistrat stipendiaire ; et on a tout lieu d'espérer qu'ils réussiront.

* *

Entre autres poissons, la truite abonde dans les lacs du Haut Lièvre. Plusieurs colons de cette région y ayant tenté la pêche l'automne dernier, ont fait ample provision pour l'hiver. C'est là une précieuse ressource pour eux. Si l'état des chemins leur permettait d'atteindre le marché, ils pourraient même en faire un commerce assez lucratif.

* *

Tout le monde sait qu'en ce temps-ci l'exploitation des mines de phosphate est stagnante ; mais nous avons lieu d'espérer qu'elle renaîtra.

Le *Journal du Commerce* suggère, à ce propos, une pratique qui mérite considération. Puisque l'Angleterre, notre unique marché pour ce minéral, cesse d'en faire la demande, les Canadiens eux-mêmes ne pourraient-ils pas le faire servir à l'amendement de leurs terres épuisées, et puis le revendre encore aux exportateurs sous la forme du blé, pour lequel l'on veut bien nous payer un bon prix ? Il ne faut pas oublier que chaque récolte de céréales tend à appauvrir le sol, lui enlève une partie du phosphate qu'il contient naturellement, et, à moins d'une restauration convenable, est cause que la production vient à diminuer d'année en année. C'est ainsi que, dit-on, dans la province de Québec et dans la partie est d'Ontario depuis Toronto, la culture du blé est maintenant une affaire peu payante ; naguère il en était bien autrement. Mais, comme en prévision de ceci, le ciel a mis à notre portée un des fertilisants les plus efficaces, nous n'avons qu'à tendre la main d'un côté pour le prendre, de l'autre pour en user. En l'employant à rendre à nos terres ce qu'une longue succession de récoltes leur a ôté, nous y rappellerions la fertilité, et, du même coup, nous donnerions un appui solide à deux profitables industries, l'une naissante en ce pays et l'autre encore à venir : l'extraction du phosphate et sa préparation.

Plusieurs personnes attendent, avec une certaine anxiété, ce que le nouveau gouvernement local doit faire pour l'encouragement de ces industries, dans lesquelles des capitaux ne tarderont pas à être engagés, si les nouvelles lois leur sont favorables.

* *

D'ici là, la vente des terres du gouvernement, dans nos cantons miniers, reste suspendue, et pas plus les défricheurs que les exploiteurs des mines ne peuvent les obtenir. Dans le canton de Portland, par exemple, un certain nombre de terres seraient prises actuellement, n'était cet obstacle. Il sera du devoir du gouvernement, lorsqu'il revisera la législation affectant les terrains à phosphate, de favoriser autant l'exploitation agricole que l'industrie minière, et non pas l'une au détriment de l'autre. Que le vrai colon soit libre de s'établir n'importe où il le jugera à propos, et aux conditions ordinaires, en tant qu'il se contentera de la simple culture de son lot, et qu'il ne s'avisera pas de spéculer sur les mines de phosphate qui pourraient s'y trouver. Qu'au contraire, l'homme seul, qui voudra spéculer autrement que sur la culture, en paie la façon, puisqu'on le veut ; les agents du gouvernement seront chargés d'y voir. Je suis même porté à croire que la colonisation dans les cantons miniers de la vallée de l'Outaouais devrait être encouragée davantage. C'est une affaire de grande importance.

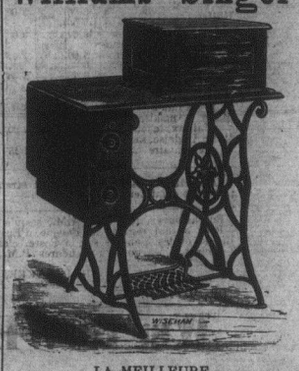
Entre la rivière des Outaouais et la chaîne des Laurentides, les terres sont toutes prises et sont en assez bon état de culture Or, il est reconnu qu'au nord de ces montagnes le sol est beaucoup meilleur qu'au sud ; d'aucuns vont jusqu'à dire qu'il est incomparable ; et, du reste, les rapports de toutes les personnes qui l'ont vu sont unanimes à en vanter l'excellence. Avant longtemps, sans doute, la renommée de ces belles régions attirera nos Canadiens en foule, pourvu, seulement, que les cantons qu'il y faudra alors traverser, soient eux-mêmes en plein état de culture, et ce sont précisément ceux là qui recèlent nos mines de phosphate et qui forment parties intégrantes de la chaîne des Laurentides. Ils s'étendent sur une largeur d'à peu près 50 milles et peut être plus. En jetant les yeux sur le passé on remarque encore que la formation des établissements agricoles commence à s'effectuer sur le bord des grandes rivières, et puis n'avance dans l'intérieur du pays que graduellement. A part, en effet, quelques hardis pionniers, personne généralement n'aime à s'aventurer au loin, à s'isoler au milieu des forêts, d'où, faute de chemins, on ne ne peut presque plus sortir.

Ajoutons que, bien que les Canadiens aient de la répugnance pour les contrées montagneuses, un bien plus grand nombre s'y établiraient actuellement s'ils en avaient les moyens pécuniaires. Pour les leur procurer, il ne serait pas nécessaire ici de former de puissantes sociétes de colonisation, ni d'obtenir de l'argent du gouvernement. Puisque celui-ci devra toujours tirer assez de revenus de la vente des mines, ne pourrait-il pas facilement annoncer que dans tels cantons, que dans telles parties des Laurentides, tout colon de bonne foi est à même d'avoir un lot gratis. Cela suffirait amplement, car le travail dans les chantiers, le travail dans les mines procureraient au colon le reste de ses besoins. Les Laurentides se peupleraient comme par enchantement, et c'est alors que l'on verrait la colonisation déborder, du versant septentrional de ces montagnes, dans les vastes plaines qui s'étendent au nord.

F. X. B.


Casquettes
TAM O'SHANTER
Bonnets Ecossais,
(Lairge croons, Ye Ken)
$1.50
R. J. DEVLIN.

HUILE ASTRALE
DE
PRATT
160 degrés à l'épreuve du feu.
La meilleure huile de charbon du monde !
PAS DE FUMEE,
PAS DE SENTEUR,
PAS D'EXPLOSION,
SEULEMENT CHEZ
SHAW
CRYSTAL HALL
68 Rue Sparks.
PRENEZ GARDE !
Certaines gens font passer de l'huile du Canada pour celle des Etats-Unis, prétendant l'acheter de nous pour fournir leurs clients.
CECI EST FAUX. Il n'y a pas d'autre huile américaine en ville et aucun marchand ou revendeur ne l'achète de nous, ni ne peut la vendre. Cette huile ne peut s'acheter que de nous, à notre établissement 63 rue Sparks, et de là est destinée à tous nos clients.

Williams' Singer

LA MEILLEURE
MACHINE A COUDRE
DU MONDE.
N'a pas son egale pour le fini, la duree et l'étendue de l'ouvrage fait.
2000
SONT
MAINTENANT EN USAGE
A OTTAWA.
Aucun autre MOULIN ne donne autant de satisfaction.
THOMAS MAY,
Agent général pour Ottawa.
BUREAU PRINCIPAL :
210 Rue Sparks.
SUCCURSALE :
284, RUE DALHOUSIE.
Ottawa, 25 nov., 1879 6m.

GIBSON, FILS ET WARNOCK,
MANUFACTURIERS DE
Biscuits
pour le commerce de gros.
Le plus grand blissement de la vallée d'Ottawa.
Tous nos biscuits sont cuits à la vapeur au moyen d'un fourneau mobile qui a une capacité de 20 quarts de fleur par jour.
Nos employés sont des premières mains du pays. Nous ne nous occupons que du commerce de gros seulement et garantissons pleine satisfaction.
GIBSON, FILS ET WARNOCK,
Coin des rues Bank et Queen.

Le grand
ETABLISSEMENT
DE LA VILLE, POUR
MARCHANDISES
DE MODES,
Vêtements d'hommes
etc., etc.
EST CELUI DE
G. C. EGAN,
537 & 539
RUE SUSSEX.
Les gens de la campagne trouveront leur avantage à venir examiner notre STOCK.
537 & 539 RUE SUSSEX,
OTTAWA.
Ottawa, 10 novembre 1879.

L. A. OLIVIER
AVOCAT.
Bureau.—Encoignure des rues Rideau et Sussex, Block d'Egleson, Ottawa, Ont.
ARGENT A PRETER.
Ottawa, 23 juin 1879. 1an.